

Communication de Monsieur le général Alain Petiot

Séance du 13 juin 2014

Peut-on retrouver les sources du patriotisme ?

Au cours des dernières décennies, on a peu parlé de patriotisme et ce mot semble même avoir disparu du vocabulaire courant. Mais, avec la crise, la notion de « patriotisme économique » qui est apparue dans le discours politique suggère en fait une préférence nationale. Si cette formulation ambiguë ne s'applique qu'au strict domaine économique – et encore peut-on s'interroger sur sa pertinence – elle comporte cependant un terme affectif – la préférence – et rappelle l'idée de nation. Les débats qui ont précédé les élections européennes de mai dernier ont par ailleurs révélé, en dépit d'attentes parfois déçues, un fort besoin de retrouver des raisons d'espérer et d'entreprendre. C'est pourquoi il est intéressant de considérer ce qu'un patriotisme renouvelé pourrait apporter à notre pays, à l'Europe et au monde. Pour cela, il nous faut préciser la notion de patrie, définir les enjeux du patriotisme puis en retrouver les sources.

La Patrie : un triple héritage

La notion de patrie, la terre de nos pères, a évolué au fil de l'histoire. Désignant d'abord l'endroit de sa naissance, comme on dit par exemple que Saint-Mihiel est la patrie de Ligier Richier, la patrie est devenue un pays tout entier, avec des frontières strictement définies que le patriote devait défendre les armes à la main en cas de menace étrangère. Lors du dernier conflit mondial, le « patriote » a également désigné le résistant ou le maquisard dans les pays occupés où l'État avait failli. Mais de nos jours où l'éventualité d'affrontements armés interétatiques s'est éloignée de l'Europe, la patrie peut se définir comme un héritage complexe qui ne se limite pas seulement à un territoire. En fait, cet héritage est triple.

La « petite patrie »

Il y a d'abord la « petite patrie » : un village, une ville, un terroir ou une région. C'est une géographie avec sa géologie, ses paysages, sa flore, sa faune. Ce sont également des sites avec leur histoire et celle des hommes qui les ont habités. Pour qui sait les lire, les paysages sont une belle leçon. De même, les villages et les villes, avec leurs noms de rues, les places, les monuments et les cimetières évoquent notre enracinement. Pour nous, la petite patrie est évidemment la Lorraine. L'académicien Louis Madelin (1871-1956), né à Neufchâteau, redécouvre la Lorraine que, selon ses propos, « l'ignorance et l'indifférence » l'ont fait quelque temps méconnaître et lui consacre de belles pages dans ses *Croquis lorrains*, en 1905¹. Ce livre est préfacé par Maurice Barrès qui écrit : « J'aime la Lorraine comme le plus beau des cimetières... un cimetière, pour moi, ce n'est pas ce lieu de désolation que les gens frivoles fuient. J'y vois des forces au repos, une réserve sainte, l'asile de patientes énergies. Ces morts que nul bonheur ni malheur n'émeut plus et qui sont insensibles à notre activité, ils peuvent encore la créer. Une tombe fameuse est un esprit vivant, et le plus humble tertre, en Lorraine, me fait la conversation. Sans ce colloque, la vie n'a pas de sens. J'aime que j'aie vécu avant ma naissance et que je puisse me survivre ». Avant Barrès, Lacordaire avait écrit :

¹ Louis Madelin, *Croquis lorrains*, Berger-Levrault, 1907. La seconde édition de 1928 a une couverture illustrée par Victor Prouvé.

« Nos vertus, si nous en avons, ne sont que l'écho prolongé de l'âme de nos pères » et Pasteur disait encore : « Garder le souvenir de ses morts, les célébrer aux jours de fête, les invoquer aux jours de tristesse ou de deuil, c'est là un secret de force, d'espérance et de vie ».

La petite patrie est celle où on aime revenir quand on l'a quittée. On se souvient des vers de Joachim du Bellay – « Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage... » – qui expriment son amour du « petit Liré » et de « la douceur angevine ». On évoque aussi le mal du pays lorsque l'on en a été éloigné, comme la Mignon de Goethe² : « *Kennst Du das Land wo die Zitronen blühen...* » ou, encore, le déchirement, lorsqu'on doit le quitter sans assurance de pouvoir y revenir, tels les adieux de Jeanne d'Arc à la Meuse³ : « Adieu, Meuse endormeuse et chère à mon enfance... ». Ainsi, pour nous, la Lorraine est le premier héritage. Mais cet attachement charnel à la petite patrie nous prépare à en aimer une plus grande, comme l'écrivait en 1911 Maurice Faure, ministre de l'instruction publique⁴ : « L'amour du sol natal est le solide fondement de l'amour de la Patrie ».

La Patrie France

En effet, cette patrie, notre second héritage, c'est la France que du Bellay, encore, célébra par ces vers immortels : « France, mère des arts, des armes et des lois, / Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle : / Ores, comme un agneau qui sa nourrice appelle, / Je remplis de ton nom les antres et les bois ». L'héritage de la France, c'est d'abord une langue, cette « étrange et invisible solidarité qui représente une vraie communauté linguistique », et une littérature. Selon l'écrivain hongrois Sándor Márai, « La nation commence avec la littérature »⁵. Cette langue, patiemment forgée, a eu ses défenseurs et ses protecteurs. Citons, à titre d'exemple, la *Défense et illustration de la langue française*⁶ ou la création de l'Académie française, en 1635. Cette langue française a ses déclinaisons régionales, pleines de richesses et, de plus, on observe qu'elle est merveilleusement parlée et écrite par des étrangers, ce qui lui confère un caractère universel. On connaît à cet égard l'importance et le rôle mondial de la francophonie.

La France est également une patrie intellectuelle et culturelle pour ceux qui n'y résident pas. Il y a des étrangers qui l'aiment, qui l'honorent, qui la servent, qui parlent le français. Pour certains écrivains étrangers, la langue française permet seule d'exprimer des choses que leur langue maternelle ne peut faire et, pour le Roumain Emil Cioran, « La langue française, c'est ma patrie ». Pour illustrer ce propos, on peut évoquer ici un ambassadeur de Turquie citant La Rochefoucauld ou l'Américain Michael Ellis, éditeur du guide rouge, qui a demandé la nationalité française pour « officialiser [son] amour pour la France ».

La France nous a encore légué une conception de l'État cohérente, avec des institutions articulées autour des trois ordres puis des trois pouvoirs et l'autorité fondée sur le principe de légitimité. La France, c'est enfin une destinée commune et une histoire bimillénaire, que l'on retrouve dans *L'obscur mémoire de la France* de Pierre Chaunu ou *L'identité de la France* de Fernand Braudel. De nos jours, tout ce qui fait la France et rassemble les Français est symbolisé par le drapeau, emblème national qui, selon le cérémonial, s'incline devant le chef

² La figure romantique de la Mignon du roman de Goethe a trouvé sa consécration avec la tragédie lyrique *Mignon*, créée à l'opéra-comique de Paris par Ambroise Thomas le 17 novembre 1866.

³ Charles Péguy, *Jeanne d'Arc, À Domrémy*, 1897.

⁴ Voir : Anne-Marie Thiesse, *Ils apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Ministère de la Culture, mission du patrimoine ethnologique, éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1997.

⁵ Sándor Márai, *Mémoires de Hongrie* (Traduction française de Föld, Föld !..., 1972), Albin Michel, 2004.

⁶ Du Bellay, 1549.

de l'État. Ainsi, la nation salue le Président de la République et celui-ci salue la nation. Ce drapeau représente également l'espoir pour des pays étrangers, notamment africains, qui voient en la France leur ultime recours. C'est pourquoi la profanation de cet emblème ou son utilisation irrespectueuse, loin d'être l'expression de la liberté ou une création artistique, sont ressenties comme de profondes blessures.

L'Europe

Notre troisième héritage, à vrai dire le plus ancien, c'est l'Europe. L'Europe, c'est d'abord la Grèce et Rome, dont la civilisation, notons-le, couvre tous les rivages de la Méditerranée. C'est le christianisme, avec son manteau de cathédrales et d'abbayes, l'Université, la Réforme, le latin. C'est encore la Renaissance qui remet en valeur l'héritage gréco-romain. C'est, enfin, l'Humanisme, « le don suprême dont l'Europe a gratifié le monde », selon Sándor Márai qui ajoute : « le fait est là : si d'autres grandes cultures et de lointaines civilisations ont pu concevoir de puissantes visions métaphysiques et morales, ce n'est qu'en Europe que l'humanisme s'est constitué comme une notion vivante, capable de façonner la vie, d'agir sur le sort des hommes, de suggérer une attitude intellectuelle et de faciliter ainsi la coexistence au sein d'une même société... ». Certes, cet humanisme, né il y a cinq siècles, a péri en Europe, à Auschwitz, dans les charniers de Katyn, dans l'enfer des camps allemands et russes, dans les ruines de Dresde et de Coventry, dans les maquis, au goulag... Mais, après le refus de la France de faire figurer les racines chrétiennes de l'Europe dans le préambule de la charte des droits fondamentaux de l'Europe (2000), le préambule du Traité de Lisbonne (2007) a voulu évoquer cet héritage – bien modestement, il est vrai – en « s'inspirant des héritages culturels, religieux et humanistes de l'Europe, à partir desquels se sont développées les valeurs universelles que constituent les droits inviolables et inaliénables de la personne humaine, ainsi que la liberté, la démocratie, l'égalité et l'État de droit ». L'Europe, c'est encore les Lumières, les arts, les sciences et la littérature. C'est la musique, avec Bach (L'Homme et Dieu), Mozart (L'Homme et la société) et Beethoven (L'Homme et l'universel). Est-il nécessaire de savoir quelle était la nationalité de Bach, de Haendel, de Mozart ou de Beethoven ? N'est-il pas étonnant de constater que l'hymne royal britannique, mis en musique par Haendel, est inspiré d'une composition de Lulli, que l'hymne national allemand est une mélodie de Haydn et que, même, les premières mesures de notre *Marseillaise* rappelleraient des notes de Mozart ? N'est-ce pas, non plus, un beau symbole que l'hymne adopté par l'actuelle Europe soit *l'Ode à la joie* de Schiller orchestrée par Beethoven ?

Mais cette Europe s'est démontée tout au long du dix-neuvième siècle, jusqu'au coup de grâce de la Grande Guerre. Le ferment nationaliste répandu par la Révolution et l'Empire, un temps contenu par le « système Metternich », a eu ses résurgences, d'abord romantiques, jusqu'aux illusions et déceptions de 1848. C'est à cette époque que naît la querelle entre la France et l'Allemagne, avec la parution du poème *Die Wacht am Rhein*, en 1840 : « *Es braust ein Ruf wie Donnerhall / wie Schwertgeklirr und Wogenprall : / zum Rhein, zum Rhein, zum deutschen Rhein! / Wer will des Stromes Hüter sein?* »⁷. L'année suivante, la réponse de Lamartine, *La Marseillaise de la Paix*, est jugée trop modérée et on lui préfère *Le Rhin allemand* d'Alfred de Musset (1841) : « Nous l'avons eu votre Rhin allemand, / il a coulé dans notre verre, / un couplet qu'on s'en va chantant efface-t-il la trace altière / du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ? ». Les symboles de cette querelle poétique constamment

⁷ « Un cri gronde comme un coup de tonnerre, Comme le bruit des épées et des vagues écumantes : Au Rhin, au Rhin, au Rhin allemand ! Qui veut être le gardien du fleuve ?

entretenu illustrent l'hostilité grandissante entre les deux nations et perdure jusqu'à la conflagration de 1914. Le dix-neuvième siècle voit ainsi le réveil des nations, les guerres d'unité nationale, l'éloignement de la Russie vers l'Asie. L'art et la musique se différencient en écoles nationales. C'est ainsi, par exemple, qu'on s'interroge pour savoir si le Lorrain Théodore Gouvy compose de la musique française ou allemande ! Au début du premier conflit mondial, Claude Debussy, surnommé « Claude de France », met au même plan la victoire militaire et la libération musicale qui doit permettre de retrouver la « vraie » musique française, à la suite de Rameau⁸. En célébrant cette année le centenaire du déclenchement de la Grande Guerre, nous commémorons également le suicide de l'Europe et il faudrait à cet égard s'interroger sur la responsabilité des hommes qui ont déclenché une conflagration d'une telle ampleur pour des enjeux aussi faibles de part et d'autre⁹ et qui n'ont pas su arrêter le conflit lorsqu'il n'y avait plus rien à gagner.

Quoi qu'il en soit, à l'aube du vingtième siècle, l'Europe a laissé son héritage – heureux ou malheureux – dans le monde entier : aux Amériques, avec ses nations fondatrices (Portugal, Espagne, France, Angleterre) puis les peuples d'Europe centrale ; en Afrique, en Asie, en Océanie et au Moyen Orient. Cette Amérique, baptisée « nouveau monde » par ses découvreurs européens, est en quelque sorte une nouvelle Europe qui, au dix-neuvième siècle notamment, est un espoir pour les peuples de la vieille Europe qui ne peuvent plus se nourrir ou qui y sont privés de liberté, comme l'exprime puissamment *La Symphonie du Nouveau Monde* (1893) d'Anton Dvorak. Encore, au vingtième siècle, la nouvelle Europe d'Amérique est le refuge de ceux qui fuient le nazisme et le communisme.

Quelle Patrie ?

Si ce triple héritage de la « petite patrie », de la France et de l'Europe constitue le fondement de notre patriotisme, on ne peut éviter de considérer ce qui pourrait nous unir à l'échelle du monde. En effet, il est vrai que notre premier héritage c'est la Création. Certes, il peut nous suffire de la contempler et de l'aimer au travers de notre petit coin de terre mais, aujourd'hui, son respect, sa préservation et son développement sont devenus des enjeux globaux. En outre, la connaissance et le progrès apportés par l'intelligence et le travail de l'Homme ne connaissent pas de frontières. Déjà Louis Pasteur disait : « La science n'a pas de patrie » et, on le sait, toutes les nations sont aujourd'hui appelées à coopérer et à s'unir pour relever les grands défis mondiaux comme la conquête spatiale, l'écologie, la lutte contre les épidémies et la faim, l'éducation, la paix... Mais le monde peut-il pour autant devenir un « village planétaire » ? Il pourrait également exister des patries spirituelles, comme le proclamait Lamartine avec *La Marseillaise de la Paix* (1841) : « Nations, mot pompeux pour dire barbarie, / l'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ? / Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie : / « L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ; la fraternité n'en a pas ! ». Et il concluait : « Je suis concitoyen de tout homme qui pense : la Vérité, c'est mon pays ! ». Mais on pourrait objecter, comme Ponce Pilate : « Qu'est-ce que la Vérité ? » ou, encore, rappeler la pensée de Blaise Pascal : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ». La Vérité est donc une citoyenneté assez floue. Alors, si la science, les grandes causes humaines et les idées généreuses contribuent avec bonheur au développement de l'Homme, elles ne sont pas suffisantes pour organiser et donner une cohésion à la société. Ainsi, en paraphrasant

⁸ Correspondance de Debussy. Lettre au pasteur Vallery-Radot, janvier 1915, p. 1865.

⁹ Sur ce point, voir: Roth (François), *Six mois qui incendièrent le monde. Juillet-décembre 1915*, Tallandier, 2014.

Emmanuel Leroy Ladurie¹⁰, on peut se demander si le patriotisme national n'est pas un équilibre entre « provincialisme étroit » et « mondialisme superficiel ».

Les enjeux du patriotisme

Si nous avons bien conscience de la richesse de notre triple héritage, comme le symbolisent les trois pavillons – lorrain, français et européen – qui ornent la façade de l'hôtel de ville de Nancy, il n'en est pas moins utile de s'interroger sur les enjeux du patriotisme et de considérer si le patriotisme national est nécessaire, s'il peut y avoir un patriotisme paneuropéen et s'il faut mourir pour la patrie.

Le patriotisme national est-il nécessaire ?

À cette question, on pourrait répondre que le patriotisme protège, rassemble, élève, suscite l'espérance et mène à l'universel. En effet, la mondialisation, souvent frivolement dénoncée, peut-être comparée à un océan, avec ses courants marins bénéfiques, ses ressources et les échanges qu'il permet. Mais si, sur l'océan, on peut connaître les plaisirs du surf, on peut aussi se retrouver sur le *Radeau de la Méduse*. Les *Boat People* d'Asie et d'Afrique comme ceux de Lampedusa nous rappellent qu'à côté de la mondialisation des richesses, il y a aussi mondialisation de la misère et du désespoir. Si l'océan est bénéfique, il faut néanmoins des bouées, des balises, des phares, des îles, des anses, des ports, des mouillages, des digues... C'est ainsi que la cohésion nationale permet la protection de l'individu. En outre, le patriotisme rassemble, fait communier dans des valeurs communes et dans le même amour. On ressent d'ailleurs le besoin de se référer à la France et le patriotisme se manifeste souvent dans le sport. Lors d'un récent championnat, on entend par exemple l'équipe nationale de basket-ball déclarer vouloir « ramener l'or à la France » et, après la compétition, son capitaine, Tony Parker, dire : « Je portais l'espoir de la Nation, je ne pouvais pas la décevoir ». Lors des championnats, on observe que les sportifs, radieux d'avoir remporté la victoire, sont émus aux larmes lorsque retentit la *Marseillaise*. Leur succès et leur joie sont si grands qu'ils semblent ne pas pouvoir les porter seuls et qu'ils aient le besoin de les offrir à leur pays tout entier. De même, lors de la remise d'un Prix Nobel, on cite la nationalité du lauréat et c'est tout un pays qui en porte la fierté. Ainsi, depuis son institution en 1901, la France a eu 59 lauréats, ce qui la place au quatrième rang derrière les États-Unis, le Royaume-Uni et l'Allemagne et, fait significatif, avec ses quinze récipiendaires – le dernier, Patrick Modiano, en 2014 – c'est la France qui comptabilise le plus grand nombre de Prix Nobel de littérature.

Si on compare le pays ou une nation à un corps humain, les institutions en sont le squelette, la politique le système nerveux et le patriotisme le système sanguin. Les habitants d'un même pays sont ainsi reliés par d'invisibles vaisseaux capillaires. Il faut noter que le patriotisme national ne s'oppose pas aux autres nations et qu'il ne s'oppose pas non plus à l'universel. On l'observe en particulier lors de grandes manifestations internationales, comme les Jeux olympiques ou les Journées mondiales de la jeunesse, où l'adhésion unanime à un idéal commun s'exprime en déployant les drapeaux nationaux. On sait aussi que, lors des opérations menées par les Nations Unies, les soldats, sous le casque bleu, conservent leur uniforme national. Si le patriotisme ne s'oppose pas à l'universel, il peut aussi mener à l'universel : rechercher les valeurs, les reconnaître chez les autres, les cultiver ensemble de sa manière propre. Car l'universel, ce n'est pas l'uniformité, c'est la diversité dans l'harmonie,

¹⁰ Emmanuel Leroy Ladurie, *Une vie avec l'Histoire. Mémoires*, Tallandier, 2014.

comme dans l'orchestre symphonique. Il faut enfin citer le baron Percy, chirurgien en chef de la Grande armée, écrivant à ses confrères, en 1812 : « Allez où la Patrie et l'Humanité vous appellent. Soyez-y toujours prêts à servir l'une et l'autre... ». On le voit, aimer sa patrie, c'est également aimer l'humanité.

Peut-il y avoir un patriotisme européen ?

La question est d'actualité, mais elle est délicate. Pour y répondre, il est nécessaire de faire un point de situation sur l'Europe car les peuples de l'Europe ont été maltraités, notamment en 1918, en 1945 et en 1989. On se souvient que, dans les siècles précédents, tous les belligérants participent aux négociations et que les traités de paix visent à sauvegarder ou à rétablir des équilibres. C'est en particulier le cas en 1815, lorsque la France est ménagée par le congrès de Vienne. Il n'en est pas de même après 1918. Le dépeçage des empires centraux mène au découpage des peuples – Hongrois, Slovènes, Tyroliens, Allemands, Polonais – car il faut donner des pourboires aux alliés des vainqueurs : le Tyrol et l'Istrie à l'Italie, la Voïvodine à la Serbie, la Transylvanie à la Roumanie ; la Carniole des Slovènes est partagée entre l'Italie, l'Autriche et la Yougoslavie ; les Hongrois sont répartis entre six États. En outre, la création d'États multinationaux, Yougoslavie et Tchécoslovaquie, vient bouleverser les équilibres bâtis au travers des siècles. Plus tard, en 1945, les peuples libérés du nazisme espèrent qu'on leur rendra justice mais, dans l'urgence stratégique, il a fallu se résoudre à composer avec les ambitions de Staline. Par la suite, comme l'écrit le Hongrois Sándor Márai, « Tout en pérorant sur les droits de l'Homme, l'Occident tolère que des régimes fondés sur l'oppression et l'avilissement des masses prospèrent et développent leur puissance. Sans doute Tocqueville a-t-il eu raison de prévoir que l'Europe serait écrasée entre deux champs magnétiques : la Russie et l'Amérique. Cette prédiction semble s'être réalisée car il ne reste que l'Euramérique et l'Eurasie, toutes deux dépourvues de véritable vocation européenne ». Márai écrit encore : « Naître en Europe, être européen n'était pas seulement un état naturel ou juridique – c'était aussi une profession de foi. Pourtant, en 1947, cette mission ne semblait plus que lettre morte. Quelques politiciens âgés, guidés par la seule raison, évoquaient déjà la nécessité de créer une communauté européenne économique qui pût dominer les intérêts nationalistes. Toutefois, une Europe économiquement unie, mais privée du sentiment de sa vocation, ne pouvait constituer cette force universelle qu'elle avait été pendant des siècles – des siècles où elle avait cru en elle-même et en sa mission ». Et, il est vrai, qu'avons-nous fait pour les Allemands de l'Est en 1953 et en 1961, pour les Hongrois en 1956, pour les Tchèques en 1968 ?

En 1989, le mur de Berlin tombe au son d'une suite de Bach jouée par Rostropovitch. Cette image, grandiose et émouvante, est hautement symbolique. L'Europe assassinée en 1914 semble ressusciter et faire à nouveau entendre sa voix. Mais, en réalité, la vieille Europe rend là son dernier souffle. En effet, les pays privés depuis soixante-dix années de leur identité et de leur histoire, se retrouvent dans la situation de 1918. Comme à l'ouverture d'un placard qui sent le renfermé, l'Europe libre se pince le nez et les traite avec dédain. L'Occident accueille sans enthousiasme les pays redevenus libres. Certains pensent même pouvoir continuer à faire vivre les Allemands dans deux États séparés. L'Europe occidentale qui n'est encore que la Communauté Économique Européenne (CEE) ne dispose d'aucune structure politique adaptée. La Conférence pour la coopération et la sécurité en Europe (CSCE) se transforme en Organisation (OSCE) au sommet de Budapest de décembre 1994 mais ses acteurs principaux sont toujours les États-Unis et la Fédération de Russie, État successeur de l'URSS, ce qui en fait un nouveau théâtre de Guignol. Par opposition, l'OTAN se donne les moyens d'accueillir immédiatement ces nouveaux pays, la Russie comprise, avec le « Partenariat pour la Paix »

puis avec sa nouvelle doctrine et l'élargissement. L'Europe/CEE puis l'Europe de Maastricht assistent alors, incompréhensives et impuissantes, au retour de l'Histoire. La Yougoslavie de Tito éclate ; l'Europe/CEE puis Union Européenne, l'Union de l'Europe Occidentale (UEO) et les Nations unies assistent aux massacres. C'est l'OTAN, appelée à la rescousse qui met fin aux atrocités, sans vraiment restaurer la paix. Les accords de Dayton (1995) créent un nouveau monstre : la République de Bosnie-Herzégovine (Un État, deux entités et trois nationalités), sorte de réinvention de la Yougoslavie. Plus tard, on rajoute le Kosovo au désordre. La Tchécoslovaquie de Darney et de Saint-Germain-en-Laye se dissout (1993), les 500.000 Hongrois de Slovaquie étant des laissés-pour-compte. La Moldavie accouche d'une république militaro-mafieuse en Transnistrie. La Russie et l'Ukraine se disputent la Crimée et la flotte de la Mer Noire. La Russie et la Géorgie se disputent l'Ossétie et l'Abkhazie, autre république militaro-mafieuse. L'Arménie et l'Azerbaïdjan se battent au Nagorno-Karabakh. La Roumanie et l'Ukraine se disputent l'île des Serpents. La Russie laisse une bombe à retardement dans l'enclave de Kaliningrad.

Mais l'Europe de Maastricht ne veut que des pays sans histoire, sans problèmes, aseptisés. On reproche à la Hongrie du Traité de Trianon de s'intéresser aux deux millions de Hongrois qui vivent en dehors de son territoire, aux États baltes leur attitude envers les populations russes qui ont été massivement implantées chez eux, à la Roumanie d'avoir un différend avec la Moldavie, toutes questions que l'Europe de Maastricht ne peut et ne veut traiter. Mais on nous dit : « L'Europe c'est la paix ». Pourtant, crises latentes et conflits gelés sont partout en Europe et sur les limites de l'ancien *imperium* soviétique¹¹ : mouvements nationalistes, irrédentismes, séparatismes, revendications de minorités nationales, différends territoriaux, entités militaro-mafieuses touchent l'Espagne, la France, l'Irlande, le Royaume-Uni, la Belgique, l'Italie, la Slovaquie, la Roumanie, la Moldavie, les pays baltes, l'Ukraine, Chypre et, bien entendu, l'ancien espace yougoslave. Et maintenant, l'Europe de Schengen est livrée au terrorisme, au banditisme sans frontière, au pillage organisé, à la traite des êtres humains, au trafic des stupéfiants au grand jour... Est-ce vraiment la paix ? C'est pourquoi – et on l'a vu lors des dernières élections européennes de 2014 – certains ne semblent voir en l'Union européenne qu'une organisation qui peut réguler l'accessoire, comme le poids des concombres et la contenance des chasses d'eau, sans être en mesure de peser sur les événements du monde, une Europe où l'usage de la langue anglaise est généralisé, avec des États sans âme et des nations oubliées.

Même la monnaie unique, l'euro, est dépersonnalisée. On aurait pu trouver des effigies « européennes » : Jules César, saint Benoît, Charlemagne, Léonard de Vinci, Charles Quint, Montaigne, Shakespeare (même si l'Angleterre n'est pas dans la zone euro), Luther, Bach, Mozart, Voltaire, Goethe, Pasteur, Schuman¹²... Mais la nouvelle Europe qui ne veut plus de son passé, qui en a rejeté l'héritage, ne peut avoir de panthéon. Cette Europe à la Jean Monnet, que détestait de Gaulle, a même pensé à chasser la Grèce, cette « Europe de l'Europe »¹³. De plus, l'Union Européenne, notamment du fait des pays scandinaves, répugne à assumer son héritage méditerranéen et sa responsabilité en Afrique. L'Europe des 28 qui a 1.800.000 hommes sous les armes ne peut mettre sur pied, laborieusement, qu'un bataillon de 800 hommes pour la Centrafrique. Mais, comme le constate Jean-Pierre Chevènement, l'Europe est sortie de l'Histoire¹⁴. Alors, en attendant que Robert Schuman prenne sa

¹¹ Pascal Boniface et Hubert Védrine, *Atlas des crises et des conflits*, Armand Colin, Fayard, Paris, 2013.

¹² Cette énumération, donnée à titre d'exemple, est loin d'être exhaustive. Il serait d'ailleurs très édifiant de dresser une liste des grands personnages européens.

¹³ Thierry Maulnier, *Cette Grèce où nous sommes nés*, Flammarion, 1964.

¹⁴ Jean-Pierre Chevènement, *1914-2014. L'Europe sortie de l'histoire ?*, Fayard, 2014.

revanche sur Jean Monnet, on peut douter aujourd'hui de la possibilité de voir sourdre un patriotisme paneuropéen. En revanche, l'Europe pourrait, ou devrait, être une addition, et non une confrontation, de patriotismes nationaux. On songe ici à « l'Europe des patries » du général de Gaulle ou à « l'idée impériale » de l'archiduc Otto de Habsbourg¹⁵. Quoi qu'il en soit, on pourrait se demander si retrouver « l'obscur mémoire » de l'Europe, en paraphrasant Pierre Chaunu, ne serait pas vivifier les patriotismes nationaux et, par réciprocité, si des patriotismes nationaux vivifiés ne seraient pas de nature à redonner l'envie d'Europe et la confiance en l'Europe. Car aujourd'hui, les nations de l'Europe semblent douter d'elles-mêmes et continuent de rechercher leur salut soit vers l'Ouest, soit vers l'Est.

Mourir pour la Patrie ?

Déjà, Montesquieu affirmait : « Tout citoyen est obligé de mourir pour sa patrie... ». Depuis, la formule a été magnifiée et glorifiée. On connaît le *Chant des Girondins* de Rouget de Lisle : « Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie » ; on se souvient des vers de Victor Hugo : « Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie, ont droit qu'à leur tombeau, la foule vienne et prie » ; on pense encore à Charles Péguy : « Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles, couchés dessus le sol à la face de Dieu. Heureux les épis murs et les blés moissonnés ». En pleine tourmente, la loi du 2 juillet 1915 instaure la mention « Mort pour la France ». En effet, dans cette guerre devenue mondiale, des étrangers tombent sur la terre de France, sans pour autant mourir pour leur patrie. C'est le cas des petits-fils de Giuseppe Garibaldi, Bruno et Costante, tombés en Argonne le 26 décembre 1914 et le 5 janvier 1915¹⁶ ; ce sont les soldats de la Légion étrangère, « devenus fils de France, non par le sang reçu mais par le sang versé » ; ce sont encore les soldats britanniques, canadiens, américains, belges, australiens, néozélandais... qui reposent sur le sol français. Certes, la mort au « Champ d'honneur » est une vision idéalisée, voire romantique. Mais il faut bien que des soldats acceptent de mourir pour leur pays, même loin de leur pays. Le soldat mort au combat n'est pas un martyr, mais un héros : il ne souhaite pas mourir mais il accepte de s'exposer à la mort pour un bien considéré comme supérieur à sa vie. Aujourd'hui, lors des opérations extérieures lointaines, souvent multinationales, on peut se demander pour qui meurt le soldat français. Il meurt pour le succès des armes de la France, c'est-à-dire pour la réalisation des buts politiques de son pays et, plus simplement, dans une armée où la fraternité d'armes n'est pas un vain mot, il meurt pour son lieutenant¹⁷.

Les sources du patriotisme

Si le patriotisme peut conduire au sacrifice suprême, il faut bien reconnaître qu'il n'est pas toujours nécessaire de mourir pour servir sa patrie. Alors, il y a le patriotisme quotidien ordinaire, comme « la petite voie » de Thérèse de Lisieux. C'est connaître la France, aimer la France et croire en la France.

Connaître la France

¹⁵ « L'idée impériale » est une traduction imparfaite de *Reichsidee*. Il s'agit de l'organisation d'un système multinational où la subsidiarité est garantie par un principe fédérateur, autrefois l'Empereur et aujourd'hui... ? Les « critères de convergence » ?

¹⁶ Bernard Teinturier, « L'épopée garibaldienne : les Garibaldi et l'Argonne », *Horizons d'Argonne* n° 82 (2005), pp.75-90.

¹⁷ Colonel de Richouffitz, *Pour qui meurt-on ? Les armées entre mondialisation et souveraineté*, ADDIM, 1998.

Sans entrer dans le débat théologique sur les rapports entre la foi et la connaissance, sans s'interroger pour savoir s'il faut d'abord aimer pour connaître ou d'abord connaître pour aimer, on admettra aisément la nécessité de connaître son pays. La France, c'est d'abord un territoire qui a d'autant plus d'importance que notre nationalité suit le droit du sol. C'est donc une géographie, avec ses fleuves. La Loire, la Seine, la Garonne, le Rhône n'ont pas de vocation européenne et seuls la Meuse, le Rhône et le Rhin évoquent la lointaine Lotharingie. Le Rhin, par ailleurs, à peine français, a joué un grand rôle dans notre histoire. Les limites du territoire ont une histoire, des Gaules à la France d'Hugues Capet puis à celle d'aujourd'hui, avec ses départements et ses collectivités territoriales d'outremer, vestiges et témoins d'une expansion maritime passée et d'un empire défunt. La France, c'est encore des hommes et donc une histoire. C'est enfin une langue, porteuse d'usages, de littérature, de culture et d'esprit. On sait que les frontières linguistiques correspondent, peu ou prou, à des frontières des usages et on constate l'importance de la langue dans des pays tels que la Belgique ou le Canada. Géographie, Histoire et langue forment une nation et, selon Rivarol, « Les nations sont des navires mystérieux qui ont leur ancre dans le ciel ».

Revenons à l'Histoire. Si, comme nous l'avons dit, le patriotisme est le système sanguin d'une nation, l'Histoire en est l'hémoglobine. Mais il s'agit de toute l'Histoire, celle qui porte « l'obscur mémoire » de la France comme ses événements les plus glorieux, une Histoire éducatrice et non pas justicière. Selon Marc Bloch, « Il y a deux catégories de Français qui ne comprendront jamais l'histoire de France : ceux qui refusent de vibrer au souvenir du sacre de Reims ; ceux qui lisent sans émotion le récit de la fête de la Fédération ». Max Gallo, partisan du « roman national », ajoute le baptême de Clovis « comme socle de la construction de la nation pendant plusieurs siècles »¹⁸. En ce huitième centenaire, n'oublions pas non plus « le dimanche de Bouvines »¹⁹. Il faut également redonner toute sa place au rôle des grands hommes, ceux qui ont « bien mérité de la Patrie ». Ils sont les buttes témoins de la « France éternelle » car, pour André Malraux, « Le tombeau des héros est le cœur des vivants »²⁰. Alors que l'on parle beaucoup de « devoir de mémoire », il est de la plus grande nécessité de ne pas omettre le « devoir d'histoire »²¹.

Aimer la France

Les Français qui séjournent ou vivent à l'étranger peuvent souvent mieux mesurer ce que représente leur pays, avec son réseau d'ambassades, de consulats, d'établissements de l'Institut français et de l'Alliance française. Il est vrai également qu'à la vue du pavillon français sur une ambassade ou sur un bâtiment de la Marine nationale dans un port étranger, le cœur bat plus fort. Mais le patriotisme n'est pas inné, il s'éduque. Il ne peut y avoir de patriotisme sans racines, comme on fait maintenant des cultures hors sol. Or, chez nous, on parle peu de la France, notamment la représentation politique qui ne parle pratiquement plus de la France mais de la République. Certes, pour certains, comme Jean-Pierre Chevènement, la République serait le nom moderne de la France, ce que d'autres ne sauraient totalement admettre car la « République » est désincarnée. Elle n'a pas de représentation fixe ; c'est tantôt une déesse Raison, tantôt une égérie révolutionnaire, une matrone, une maîtresse austère ou une allégorie. Dans nos mairies, Marianne n'est plus qu'un buste offrant des

¹⁸ Entretien publié par *Le Figaro*, 6 septembre 2013.

¹⁹ Georges Duby, *Le dimanche de Bouvines, 21 juillet 1214*, Gallimard, 1973.

²⁰ Lors d'un hommage rendu à Jeanne d'Arc, en 1964.

²¹ « L'historien face au devoir de mémoire », discours de réception de M. Bernard Phan (29 mai 2012), *Mémoires de l'académie d'Amiens* (2011-2012).

mamelles généreuses qui n'évoquent plus le labourage et le pâturage de Sully²². De plus, son visage, devenu éphémère, est emprunté aux célébrités du temps comme, successivement, Brigitte Bardot, Mireille Mathieu, Catherine Deneuve, Inès de La Fressange, Laetitia Casta, Evelyne Thomas... Il n'est pas jusqu'à notre dernier timbre-poste qui, pour refléter l'air du temps, s'inspire du visage d'une militante féministe ukrainienne... Certes, la République, la *Res Publica*, appelle au civisme, à la citoyenneté, à la vertu (Montesquieu), ce qui n'est pas peu, mais, désincarnée, sans visage et sans âme, elle n'est à la France qu'un masque, une allégorie, un postiche, comme l'Union Européenne l'est pour l'Europe. On pense à ces femmes mannequins dont on nous dit qu'elles sont en Dior ou en Chanel, mais qui n'ont pas de nom, pas de voix, pas de regard, pas d'expression, pas de sentiment... Aime-t-on une femme pour sa robe ? « Ne choisis pas de femme au bal... », dit le dicton. Il en est un peu de même de nos hommes politiques ; on choisit une couleur : rouge, vert, rose foncé, rose pâle, bleu azur, bleu roi, bleu marine... Mais on ignore ce que l'élu a dans les reins et dans le cœur. Quoi qu'il en soit, pour clore ces propos quelque peu teintés d'humour, il faut reconnaître que la République qui est un régime politique incontesté, ne peut à elle seule symboliser la France et les Français et, par-là, susciter le patriotisme. Il faut donc aimer la France et, à cet égard, le patriotisme est l'estime de ce que l'on est et l'amour des autres. On ne peut aimer les autres si on ne s'aime pas soi-même. Or, la méconnaissance de la France, de sa géographie, de son histoire, de sa langue et de sa culture peut mener à l'indifférence, au désamour, voire à la haine. Comme le constate Hubert Védrine, « Le phénomène de haine de soi est très français. Mais trop, c'est trop. On est parti dix fois trop loin dans le sens de l'autodénigrement et la déconstruction de la fierté nationale »²³. Enfin, il faut l'affirmer, aimer une chose ou un être, aimer la France, ce n'est pas haïr les autres.

Croire en la France

Croire en la France, c'est d'abord avoir le sentiment d'appartenir à une communauté solidaire, respecter ses institutions, accepter les mécanismes d'action commune, de solidarité, de redistribution. C'est également cultiver la citoyenneté, le civisme, la civilité et vouloir, par ses efforts, que la France réussisse. Or, la France dispose de nombreux atouts : statut hérité de l'histoire, institutions, puissance militaire, capacité économique, haut niveau technologique, rayonnement et influence, démographie, avantages géographiques... La France maîtrise en outre plusieurs domaines d'excellence : aéronautique et aérospatiale, agroalimentaire, industrie du luxe, pharmacie, gestion de l'eau et des déchets, industrie culturelle, nucléaire, tourisme... De plus, elle a des compétences reconnues sur des technologies à caractère transverse : logiciels, matériaux, micro et nanotechnologies, systèmes complexes, génomique... En résumé, « La France a tout pour s'adapter à son avantage au nouveau monde, sauf l'envie et la confiance en soi »²⁴. On pourrait, à l'inverse, proposer aux Français la devise du général Bigeard : « Croire et oser ». À cet égard, il est agréable de saluer ici le rôle de cette Compagnie. Reflétant par sa composition l'excellence dans les domaines des Lettres, des Arts et des Sciences, représentant les grandes fonctions de l'État et de la société, réunissant l'essentiel des valeurs spirituelles, morales et humaines, l'Académie est une expression de ce qui fait notre pays. Par son rayonnement et l'encouragement qu'elle apporte – par la remise de ses prix – aux jeunes talents et aux efforts méritoires, elle contribue, à sa mesure, à faire connaître, aimer et fructifier la France. N'est-ce-pas là du patriotisme ?

²² « Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France ».

²³ Entretien publié par *Le Figaro*, 27 février 2014, p. 13.

²⁴ Hubert Védrine, *La France au défi*, Fayard, 2014.

Ainsi, le patriotisme est la connaissance et l'estime de ce que l'on est, avec l'espérance, sinon l'assurance, que ce que l'on aime nous survivra. Il permet de se considérer comme un maillon d'une longue chaîne qui n'a pas de fin. C'est, selon la devise des parachutistes, « Être et durer » et c'est un pas vers l'immortalité. C'est enfin la richesse des humbles qui ont conscience que chacun porte en soi une part d'héritage et une parcelle d'éternité. Or, comme l'écrit Antoine de Saint-Exupéry, « N'espère rien de l'homme s'il travaille pour sa propre vie et non pour son éternité ». Pour terminer, lisons encore ces vers de Paul Verlaine :

L'amour de la Patrie est le premier amour
Et le dernier amour après l'amour de Dieu.
C'est un feu qui s'allume alors que luit le jour,
Où notre regard luit comme un céleste feu.